



©DR

Mohammed Hasan Alwan

Arabie Saoudite

Les émotions

L'auteur

Mohammed Hasan Alwan est né à Riyad en 1979 et vit aujourd'hui à Ottawa. Outre de nombreux articles dans la presse arabophone et anglophone, ainsi qu'un recueil de nouvelles, il a déjà publié quatre romans, tous parus chez Dar al-Saqi à Beyrouth : *Saqf al-Kifâya* (2002), *Sophia* (2004), *Tawq at-tahâra* (2007) et *Al-Qundus* (*Le Castor*, 2011).

En 2009-2010, il a été sélectionné pour participer au programme « Beyrouth 39 » (Hay Festival de Beyrouth) et, en 2013, son roman *Le Castor* lui a permis de figurer parmi les six finalistes du Prix international pour la fiction arabe (plus connu sous le nom du « Booker arabe »).

Ressources

Site de l'auteur : extraits de nouvelles et de romans, interviews et articles critiques (en anglais ou arabe) : <http://www.alalwan.com/>
[Interview](#) à propos du roman *Le castor* (en arabe, sous-titré en anglais)

L'œuvre (traduite)

Le castor, traduit de l'arabe (Arabie Saoudite) par Stéphanie Dujols (Seuil, février 2015)

Zoom

Le castor, traduit de l'arabe (Arabie Saoudite) par Stéphanie Dujols (Seuil, février 2015)

Ghâleb, un quadragénaire saoudien installé en Oregon, trompe son ennui en pêchant sur une berge de la rivière Willamette. Un castor surgit des eaux et vient se poster à quelques mètres de lui. Tout chez ce mammifère lui rappelle l'entourage familial qu'il a quitté pour venir s'installer à Portland : sa dentition qui ressemble étrangement à celle de sa demi-soeur Noura, ses yeux ronds, comme ceux de sa mère lorsqu'il l'a informée de son départ prochain, ses huttes, ses barrages, les remparts qu'il érige autour de sa progéniture...

Le narrateur et personnage principal du roman fait alors de l'animal sa madeleine de Proust. Laissant peu à peu refluer les souvenirs de sa vie à Riyad, filant avec humour la métaphore animalière, il dresse un portrait caustique de sa famille, revient sur ses déboires sentimentaux et ses échecs de tous ordres, dans une sorte de long monologue intérieur qui l'amènera à une conclusion capitale : de toute évidence, il n'appartient pas à l'espèce des castors.

En ouvrant ainsi son album de famille, et en oscillant constamment entre dérision et autodérision, il pointe avec beaucoup d'humour les travers d'une certaine frange de la population saoudienne – celle, on l'aura compris, des nouveaux riches de Riyad. Rien n'échappe à M.H. Alwan : les petits simulacres de ces aspirants notables qui, dans leur quête de respectabilité, doivent multiplier les signes extérieurs de richesse, mais aussi de piété ; les faux semblants liés aux traditions patriarcales ; la corruption ; les inégalités ; le racisme...

Ce roman peut donc être lu à la fois comme une variation sur le thème « famille, je vous hais », un conte cruel sur la crise de la quarantaine, une étude de moeurs consacrée aux classes aisées de la société saoudienne et un récit d'immigration en Oregon.

M.H. Alwan s'impose avec cette oeuvre tout à fait maîtrisée comme un auteur de grand talent. Les premières pages du roman suffisent à prendre la mesure de l'inventivité et de la fraîcheur de son écriture : un festival d'images inattendues et de situations insolites, servies par un humour qui rappelle un peu celui du Libanais Rachid el-Daïf.